

L'ÉVÉNEMENT

JOURNAL QUOTIDIEN

Prix de l'Abonnement... 63.00

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE: S. MARCOITE

RÉDACTEUR-EN-CHEF: HECTOR FABRE

Prix des Annonces... Six lignes, première insertion... 60.00

FEUILLETON DE L'ÉVÉNEMENT DU 5 JANVIER 1881.

LE MASQUE NOIR

PREMIÈRE PARTIE.

UN CAPITAINE D'AVENTURES.

II LA GRANDE TRINITÉ.

La jeune servante qui répondait au nom gracieux de Jeanne-Antoine, ne tarda point à rentrer, portant sur son épaule un fagot plus grand qu'elle.

Tandis que le voyageur s'installait auprès du feu, Jacques Vernier, gourmandant de façon joviale la bonne fille, qui d'ailleurs n'en allait pas plus vite, faisait mettre le couvert, tordait le cou à un poulet, cassait des œufs pour l'omelette, jetait un morceau de lard parmi les bouillons de la marmite, allait chercher à la cave la bouteille de vin des Arsures, couvert d'un vénérable réseau de toiles d'araignées.

Le voyageur, un pied posé sur la tête large de l'un des chenets, appuyant son coude sur son genou et son front sur sa main, s'absorbait dans une préoccupation profonde, et semblait complètement étranger à ce qui se faisait et se disait autour de lui.

Il tressaillit lorsque l'aubergiste lui cria de sa bonne grosse voix sonore: —Messire, le déjeuner est sur la table, et j'ose affirmer que vous n'en serez pas trop mécontent...

—Je le crois comme vous, mon hôte, répondit le jeune homme en se levant; —mais ne me tiendrez-vous point compagnie, et ne boirez-vous point avec moi un verre de ce vin respectable?... —Si fait, pardieu, messire; —je n'ai jamais refusé de répondre à une politesse...

—Vous êtes un gentilhomme et je suis un manant; mais le colonel Varroz prétend, et je le prétends comme lui, qu'un vieux soldat peut trinquer avec tous les seigneurs de la terre...

—Celui qui dit cela est un homme de sens et de cœur!... —Mais voici deux fois déjà que je vous entends prononcer le nom du colonel Varroz... —Qu'est-ce donc que le colonel Varroz?... —demanda l'inconnu.

Jacques Vernier fixa sur son interlocuteur un regard que l'étonnement rendait stupide.

—Il faut, messire, —dit-il ensuite, —il faut que vous soyez étranger et que vous veniez de bien loin...

—En effet, je suis étranger, —répondit le jeune homme avec un sourire, —et je viens de bien loin.

—Vous n'êtes pas Français, j'espère? —Non.

—Ni Suédois? —Suédois non plus.

—Et vous n'êtes partisan ni des Suédois ni des Français?... —Ni des uns ni des autres, je vous l'affirme.

—A la bonne heure!... Eh bien, messire, le colonel Varroz est un des membres de notre grande trinité!... —De quelle trinité parlez-vous?... —Je parle de Varroz, —de Jean-Claude Prost, —et du curé Marquis, —nos trois héros, nos trois géants!...

—Et le capitaine Lacuzon, ne le comptez-vous pas?... —Lacuzon et Jean-Claude Prost ne sont qu'un seul et même homme. —Prost est son nom, —Lacuzon est son surnom...

—Vous n'êtes pas au fait de la situation du pays, messire? —Je sais que la Franche-Comté combat glorieusement pour son indépendance et qu'elle résiste depuis deux ans à tous les efforts de la France, sa terrible et gigantesque ennemie...

—Oui, messire, et c'est en vain que le cardinal français, l'Éminence rouge, le Richelieu, a lancé contre nous ses armées, sous les ordres de Condé d'abord, de Villeroi ensuite; —et, comme ce n'était pas assez, la France a acheté des troupes suédoises commandées par l'ancien aide de camp de Gustave-Adolphe, par le duc maudit de Saxe-Weimar...

—Je sais cela. —Et savez-vous aussi que tandis que Condé, —le grand général, —le prince du sang royal, —reculait devant les murailles de Dôle, —savez-vous que le général suédois et son armée de bandits dévastaient nos montagnes, combattant avec le fer et le feu, empoisonnant les sources, —tuant les enfants et les vieillards, —violant les filles et les femmes, faisant de chaque ville un amas de ruines, —de chaque village un monceau de cendres...

—Infamie! infamie!... Ah! ceux qui font ainsi la guerre ne sont pas des soldats!... —Ce ne sont pas des soldats non plus, messire, ce sont des pillards et des assassins!... —Mais il est arrivé ceci: —nos montagnards et nos paysans ont relevé tout à coup leurs têtes qu'on voulait écraser! —De montagne en montagne, de vallée en vallée, le mot de liberté a couru, répété par toutes les bouches, agrandi par tous les échos!

—Alors une population sauvage et forte a quitté ses champs et ses forêts, et s'est fait des armes du soc de ses charrues et du fer de ses haches! —Alors une armée s'est trouvée debout, et ce n'est pas une armée de brigands et de routiers, celle-là!... non, pardieu!... Pas un des hommes qui la composent ne reçoit de solde; —ils combattent tous pour leur pays, —pour leur maison, —pour leur famille!... —Aussi, ce sont de vrais soldats, —et que le grand diable m'emporte si Français et Suédois en peuvent dire autant!

—Et sans doute, —interrompit le voyageur, —Varroz, Lacuzon et Marquis sont les trois chefs de cette armée!... —Vous devinez juste, messire!... Nos Francs-Comtois ont choisi d'abord Jean Varroz, un vieux soldat, brave comme son épée, mutilé dans vingt combats pendant ces guerres continuelles que les seigneurs se faisaient entre eux, et nommé colonel par le roi d'Espagne...

—J'ai servi sous Varroz, messire, —et honorablement, je m'en flatte! —Si jamais vous le rencontrez, parlez lui de Jacques Vernier!... —Varroz s'est chargé d'organiser la cavalerie, et pas un maréchal de France ne s'en serait tiré comme lui!... —Varroz s'est donné un lieutenant, un bras droit, Jean-Claude Prost, qui bien vite est devenu son égal, —presque son supérieur!... —Il a vingt-deux ans à peine, savez-vous, notre capitaine Lacuzon, l'âge d'un enfant! et c'est un homme! —Et quel homme!... Il commande nos partisans montagnards, nos corps-francs, —et comme il est adoré par eux!... —Tous, sans exception, tous, depuis le premier jusqu'au dernier, s'élanceraient pour lui dans un précipice ou traverseraient un incendie!... et vive le capitaine Lacuzon!...

—Pourquoi donc ce surnom de Lacuzon? —Parce que Jean-Claude Prost, préoccupé sans cesse du bon ordre de ses corps-francs et du salut de notre province, est souvent absorbé, songieux, et que ces deux mots patois: la enzon, veulent dire le souvenir... —Ses soldats, entre eux, le désignent ainsi, et le surnom lui en est resté... —et je crois bien que dans quelques années d'ici on aura oublié Jean-Claude Prost pour ne se souvenir que du capitaine Lacuzon.

—Et le troisième? le curé Marquis? —C'est le desservant du petit village de Saint-Lucien, près de Saint-Claude. —C'est un bon chrétien, —c'est un bon prêtre, —c'est un bon Franc-Comtois... —Il a de tout, cet homme, du cœur et de la tête!... —Il a le dévouement d'un saint, il a le courage d'un soldat! —Et quel grand esprit!... —On parle du ministre du roi de France, du fameux cardinal, comme ils disent!... —Ah!... si le curé Marquis était cardinal et ministre, on verrait comme ce Richelieu serait peu de chose à côté de lui!... —Marquis combat pour la Franche-Comté avec toutes les armes dont un homme et dont un prêtre peuvent se servir! —Il combat avec la prière et il combat avec le glaive!... —Les jours de bataille, il marche en tête de nos montagnards, un crucifix dans la main gauche et une épée dans la main droite!... —Il invoque Dieu et il frappe, —et Dieu donne la victoire à sa prière et à son épée!... —Il faut le voir dans ces moments-là, tête nue, —ses cheveux noirs au vent, —sa robe rouge serrée autour de ses reins par une ceinture de cuir!... —car il porte une robe rouge quand on va se battre!... —c'est sa cuirasse, —il n'en met pas d'autre, —et l'on prétend que les balles glissent sur cette robe couleur de sang comme sur un corselet d'acier!...

—Ah! vous aviez raison de le dire, —s'écria l'étranger avec enthousiasme, ces trois hommes sont trois héros, et la province qui les voit à la tête de ses défenseurs peut, jusqu'à son dernier souffle d'agonie, garder l'espoir de rester vivante et libre!... —Et ce souffle d'agonie n'arrivera jamais!... —répliqua Jacques Vernier, —aussi vrai que nous allons boire à la santé de Lacuzon, et que je vais ensuite descendre à la cave pour en rapporter une seconde bouteille, plus vieille que celle-ci de cinq ou six ans au moins.

Le voyageur toucha du rebord de son verre le gobelet de l'aubergiste, et tous deux, en approchant de leurs lèvres le vin généreux qui brillait comme des rubis en fusion, répétèrent d'une commune voix: —A la santé du capitaine Lacuzon!... —Jacques Vernier s'en alla quêter à la cave la bouteille annoncée, puis il revint se rasseoir en face du jeune homme et la conversation un instant interrompue reprit son cours.

—Dans quelle partie de la Franche-Comté est né le capitaine Lacuzon? —demanda le voyageur.

—Dans nos montagnes, messire, —dans nos montagnes! —s'écria l'aubergiste avec orgueil. —Jean-Claude Prost est originaire du village de Longchaumois, à quelques lieues d'ici. La maison où il est venu au monde est située dans le Champ sous-le-Dain, sur la lisière d'un petit bois qui se trouve entre le moulin de Darley et le hameau de Combes, —et pas un paysan, depuis le commencement de nos guerres, ne passerait devant cette maison sans ôter son chapeau et sans dire un *Pater* et un *Ave* pour obtenir longue vie et prospérité au capitaine Lacuzon.

—Sa famille est-elle nombreuse? —Non; —et c'est un malheur, car, bien que les Prost ne fussent point nobles, c'était une forte et pure race, —une race d'honnêtes gens!... —Aujourd'hui, le capitaine Lacuzon est à peu près seul au monde!... —Quoi, ni frère ni sœur!... —Jean-Claude était fils unique, il avait trois ou quatre ans quand il y a perdu sa mère, et son père est mort il y a deux ans.

—Mais ne lui reste-t-il donc aucun parent!... —Il aurait été facile de remarquer un léger tremblement dans la voix de l'étranger tandis qu'il adressait à l'aubergiste cette dernière question. Jacques Vernier répondit: —Il lui en reste un, —le frère de son père, —Pierre Prost, que jadis on appelait dans le pays le *médicin des pauvres*...

—Et le capitaine Lacuzon, ne le comptez-vous pas?... —Lacuzon et Jean-Claude Prost ne sont qu'un seul et même homme. —Prost est son nom, —Lacuzon est son surnom...

—Vous n'êtes pas au fait de la situation du pays, messire? —Je sais que la Franche-Comté combat glorieusement pour son indépendance et qu'elle résiste depuis deux ans à tous les efforts de la France, sa terrible et gigantesque ennemie...

—Oui, messire, et c'est en vain que le cardinal français, l'Éminence rouge, le Richelieu, a lancé contre nous ses armées, sous les ordres de Condé d'abord, de Villeroi ensuite; —et, comme ce n'était pas assez, la France a acheté des troupes suédoises commandées par l'ancien aide de camp de Gustave-Adolphe, par le duc maudit de Saxe-Weimar...

—Je sais cela. —Et savez-vous aussi que tandis que Condé, —le grand général, —le prince du sang royal, —reculait devant les murailles de Dôle, —savez-vous que le général suédois et son armée de bandits dévastaient nos montagnes, combattant avec le fer et le feu, empoisonnant les sources, —tuant les enfants et les vieillards, —violant les filles et les femmes, faisant de chaque ville un amas de ruines, —de chaque village un monceau de cendres...

—Infamie! infamie!... Ah! ceux qui font ainsi la guerre ne sont pas des soldats!... —Ce ne sont pas des soldats non plus, messire, ce sont des pillards et des assassins!... —Mais il est arrivé ceci: —nos montagnards et nos paysans ont relevé tout à coup leurs têtes qu'on voulait écraser! —De montagne en montagne, de vallée en vallée, le mot de liberté a couru, répété par toutes les bouches, agrandi par tous les échos!

—Alors une population sauvage et forte a quitté ses champs et ses forêts, et s'est fait des armes du soc de ses charrues et du fer de ses haches! —Alors une armée s'est trouvée debout, et ce n'est pas une armée de brigands et de routiers, celle-là!... non, pardieu!... Pas un des hommes qui la composent ne reçoit de solde; —ils combattent tous pour leur pays, —pour leur maison, —pour leur famille!... —Aussi, ce sont de vrais soldats, —et que le grand diable m'emporte si Français et Suédois en peuvent dire autant!

—Et sans doute, —interrompit le voyageur, —Varroz, Lacuzon et Marquis sont les trois chefs de cette armée!... —Vous devinez juste, messire!... Nos Francs-Comtois ont choisi d'abord Jean Varroz, un vieux soldat, brave comme son épée, mutilé dans vingt combats pendant ces guerres continuelles que les seigneurs se faisaient entre eux, et nommé colonel par le roi d'Espagne...

—J'ai servi sous Varroz, messire, —et honorablement, je m'en flatte! —Si jamais vous le rencontrez, parlez lui de Jacques Vernier!... —Varroz s'est chargé d'organiser la cavalerie, et pas un maréchal de France ne s'en serait tiré comme lui!... —Varroz s'est donné un lieutenant, un bras droit, Jean-Claude Prost, qui bien vite est devenu son égal, —presque son supérieur!... —Il a vingt-deux ans à peine, savez-vous, notre capitaine Lacuzon, l'âge d'un enfant! et c'est un homme! —Et quel homme!... Il commande nos partisans montagnards, nos corps-francs, —et comme il est adoré par eux!... —Tous, sans exception, tous, depuis le premier jusqu'au dernier, s'élanceraient pour lui dans un précipice ou traverseraient un incendie!... et vive le capitaine Lacuzon!...

—Pourquoi donc ce surnom de Lacuzon? —Parce que Jean-Claude Prost, préoccupé sans cesse du bon ordre de ses corps-francs et du salut de notre province, est souvent absorbé, songieux, et que ces deux mots patois: la enzon, veulent dire le souvenir... —Ses soldats, entre eux, le désignent ainsi, et le surnom lui en est resté... —et je crois bien que dans quelques années d'ici on aura oublié Jean-Claude Prost pour ne se souvenir que du capitaine Lacuzon.

—Et le troisième? le curé Marquis? —C'est le desservant du petit village de Saint-Lucien, près de Saint-Claude. —C'est un bon chrétien, —c'est un bon prêtre, —c'est un bon Franc-Comtois... —Il a de tout, cet homme, du cœur et de la tête!... —Il a le dévouement d'un saint, il a le courage d'un soldat! —Et quel grand esprit!... —On parle du ministre du roi de France, du fameux cardinal, comme ils disent!... —Ah!... si le curé Marquis était cardinal et ministre, on verrait comme ce Richelieu serait peu de chose à côté de lui!... —Marquis combat pour la Franche-Comté avec toutes les armes dont un homme et dont un prêtre peuvent se servir! —Il combat avec la prière et il combat avec le glaive!... —Les jours de bataille, il marche en tête de nos montagnards, un crucifix dans la main gauche et une épée dans la main droite!... —Il invoque Dieu et il frappe, —et Dieu donne la victoire à sa prière et à son épée!... —Il faut le voir dans ces moments-là, tête nue, —ses cheveux noirs au vent, —sa robe rouge serrée autour de ses reins par une ceinture de cuir!... —car il porte une robe rouge quand on va se battre!... —c'est sa cuirasse, —il n'en met pas d'autre, —et l'on prétend que les balles glissent sur cette robe couleur de sang comme sur un corselet d'acier!...

—Ah! vous aviez raison de le dire, —s'écria l'étranger avec enthousiasme, ces trois hommes sont trois héros, et la province qui les voit à la tête de ses défenseurs peut, jusqu'à son dernier souffle d'agonie, garder l'espoir de rester vivante et libre!... —Et ce souffle d'agonie n'arrivera jamais!... —répliqua Jacques Vernier, —aussi vrai que nous allons boire à la santé de Lacuzon, et que je vais ensuite descendre à la cave pour en rapporter une seconde bouteille, plus vieille que celle-ci de cinq ou six ans au moins.

Le voyageur toucha du rebord de son verre le gobelet de l'aubergiste, et tous deux, en approchant de leurs lèvres le vin généreux qui brillait comme des rubis en fusion, répétèrent d'une commune voix: —A la santé du capitaine Lacuzon!... —Jacques Vernier s'en alla quêter à la cave la bouteille annoncée, puis il revint se rasseoir en face du jeune homme et la conversation un instant interrompue reprit son cours.

—Et le capitaine Lacuzon, ne le comptez-vous pas?... —Lacuzon et Jean-Claude Prost ne sont qu'un seul et même homme. —Prost est son nom, —Lacuzon est son surnom...

—Vous n'êtes pas au fait de la situation du pays, messire? —Je sais que la Franche-Comté combat glorieusement pour son indépendance et qu'elle résiste depuis deux ans à tous les efforts de la France, sa terrible et gigantesque ennemie...

—Oui, messire, et c'est en vain que le cardinal français, l'Éminence rouge, le Richelieu, a lancé contre nous ses armées, sous les ordres de Condé d'abord, de Villeroi ensuite; —et, comme ce n'était pas assez, la France a acheté des troupes suédoises commandées par l'ancien aide de camp de Gustave-Adolphe, par le duc maudit de Saxe-Weimar...

—Je sais cela. —Et savez-vous aussi que tandis que Condé, —le grand général, —le prince du sang royal, —reculait devant les murailles de Dôle, —savez-vous que le général suédois et son armée de bandits dévastaient nos montagnes, combattant avec le fer et le feu, empoisonnant les sources, —tuant les enfants et les vieillards, —violant les filles et les femmes, faisant de chaque ville un amas de ruines, —de chaque village un monceau de cendres...

—Infamie! infamie!... Ah! ceux qui font ainsi la guerre ne sont pas des soldats!... —Ce ne sont pas des soldats non plus, messire, ce sont des pillards et des assassins!... —Mais il est arrivé ceci: —nos montagnards et nos paysans ont relevé tout à coup leurs têtes qu'on voulait écraser! —De montagne en montagne, de vallée en vallée, le mot de liberté a couru, répété par toutes les bouches, agrandi par tous les échos!

—Alors une population sauvage et forte a quitté ses champs et ses forêts, et s'est fait des armes du soc de ses charrues et du fer de ses haches! —Alors une armée s'est trouvée debout, et ce n'est pas une armée de brigands et de routiers, celle-là!... non, pardieu!... Pas un des hommes qui la composent ne reçoit de solde; —ils combattent tous pour leur pays, —pour leur maison, —pour leur famille!... —Aussi, ce sont de vrais soldats, —et que le grand diable m'emporte si Français et Suédois en peuvent dire autant!

—Et sans doute, —interrompit le voyageur, —Varroz, Lacuzon et Marquis sont les trois chefs de cette armée!... —Vous devinez juste, messire!... Nos Francs-Comtois ont choisi d'abord Jean Varroz, un vieux soldat, brave comme son épée, mutilé dans vingt combats pendant ces guerres continuelles que les seigneurs se faisaient entre eux, et nommé colonel par le roi d'Espagne...

—J'ai servi sous Varroz, messire, —et honorablement, je m'en flatte! —Si jamais vous le rencontrez, parlez lui de Jacques Vernier!... —Varroz s'est chargé d'organiser la cavalerie, et pas un maréchal de France ne s'en serait tiré comme lui!... —Varroz s'est donné un lieutenant, un bras droit, Jean-Claude Prost, qui bien vite est devenu son égal, —presque son supérieur!... —Il a vingt-deux ans à peine, savez-vous, notre capitaine Lacuzon, l'âge d'un enfant! et c'est un homme! —Et quel homme!... Il commande nos partisans montagnards, nos corps-francs, —et comme il est adoré par eux!... —Tous, sans exception, tous, depuis le premier jusqu'au dernier, s'élanceraient pour lui dans un précipice ou traverseraient un incendie!... et vive le capitaine Lacuzon!...

—Pourquoi donc ce surnom de Lacuzon? —Parce que Jean-Claude Prost, préoccupé sans cesse du bon ordre de ses corps-francs et du salut de notre province, est souvent absorbé, songieux, et que ces deux mots patois: la enzon, veulent dire le souvenir... —Ses soldats, entre eux, le désignent ainsi, et le surnom lui en est resté... —et je crois bien que dans quelques années d'ici on aura oublié Jean-Claude Prost pour ne se souvenir que du capitaine Lacuzon.

—Et le troisième? le curé Marquis? —C'est le desservant du petit village de Saint-Lucien, près de Saint-Claude. —C'est un bon chrétien, —c'est un bon prêtre, —c'est un bon Franc-Comtois... —Il a de tout, cet homme, du cœur et de la tête!... —Il a le dévouement d'un saint, il a le courage d'un soldat! —Et quel grand esprit!... —On parle du ministre du roi de France, du fameux cardinal, comme ils disent!... —Ah!... si le curé Marquis était cardinal et ministre, on verrait comme ce Richelieu serait peu de chose à côté de lui!... —Marquis combat pour la Franche-Comté avec toutes les armes dont un homme et dont un prêtre peuvent se servir! —Il combat avec la prière et il combat avec le glaive!... —Les jours de bataille, il marche en tête de nos montagnards, un crucifix dans la main gauche et une épée dans la main droite!... —Il invoque Dieu et il frappe, —et Dieu donne la victoire à sa prière et à son épée!... —Il faut le voir dans ces moments-là, tête nue, —ses cheveux noirs au vent, —sa robe rouge serrée autour de ses reins par une ceinture de cuir!... —car il porte une robe rouge quand on va se battre!... —c'est sa cuirasse, —il n'en met pas d'autre, —et l'on prétend que les balles glissent sur cette robe couleur de sang comme sur un corselet d'acier!...

—Ah! vous aviez raison de le dire, —s'écria l'étranger avec enthousiasme, ces trois hommes sont trois héros, et la province qui les voit à la tête de ses défenseurs peut, jusqu'à son dernier souffle d'agonie, garder l'espoir de rester vivante et libre!... —Et ce souffle d'agonie n'arrivera jamais!... —répliqua Jacques Vernier, —aussi vrai que nous allons boire à la santé de Lacuzon, et que je vais ensuite descendre à la cave pour en rapporter une seconde bouteille, plus vieille que celle-ci de cinq ou six ans au moins.

Le voyageur toucha du rebord de son verre le gobelet de l'aubergiste, et tous deux, en approchant de leurs lèvres le vin généreux qui brillait comme des rubis en fusion, répétèrent d'une commune voix: —A la santé du capitaine Lacuzon!... —Jacques Vernier s'en alla quêter à la cave la bouteille annoncée, puis il revint se rasseoir en face du jeune homme et la conversation un instant interrompue reprit son cours.

—Dans quelle partie de la Franche-Comté est né le capitaine Lacuzon? —demanda le voyageur.

—Dans nos montagnes, messire, —dans nos montagnes! —s'écria l'aubergiste avec orgueil. —Jean-Claude Prost est originaire du village de Longchaumois, à quelques lieues d'ici. La maison où il est venu au monde est située dans le Champ sous-le-Dain, sur la lisière d'un petit bois qui se trouve entre le moulin de Darley et le hameau de Combes, —et pas un paysan, depuis le commencement de nos guerres, ne passerait devant cette maison sans ôter son chapeau et sans dire un *Pater* et un *Ave* pour obtenir longue vie et prospérité au capitaine Lacuzon.

—Sa famille est-elle nombreuse? —Non; —et c'est un malheur, car, bien que les Prost ne fussent point nobles, c'était une forte et pure race, —une race d'honnêtes gens!... —Aujourd'hui, le capitaine Lacuzon est à peu près seul au monde!... —Quoi, ni frère ni sœur!... —Jean-Claude était fils unique, il avait trois ou quatre ans quand il y a perdu sa mère, et son père est mort il y a deux ans.

—Mais ne lui reste-t-il donc aucun parent!... —Il aurait été facile de remarquer un léger tremblement dans la voix de l'étranger tandis qu'il adressait à l'aubergiste cette dernière question. Jacques Vernier répondit: —Il lui en reste un, —le frère de son père, —Pierre Prost, que jadis on appelait dans le pays le *médicin des pauvres*...

—Et le capitaine Lacuzon, ne le comptez-vous pas?... —Lacuzon et Jean-Claude Prost ne sont qu'un seul et même homme. —Prost est son nom, —Lacuzon est son surnom...

—Vous n'êtes pas au fait de la situation du pays, messire? —Je sais que la Franche-Comté combat glorieusement pour son indépendance et qu'elle résiste depuis deux ans à tous les efforts de la France, sa terrible et gigantesque ennemie...

—Oui, messire, et c'est en vain que le cardinal français, l'Éminence rouge, le Richelieu, a lancé contre nous ses armées, sous les ordres de Condé d'abord, de Villeroi ensuite; —et, comme ce n'était pas assez, la France a acheté des troupes suédoises commandées par l'ancien aide de camp de Gustave-Adolphe, par le duc maudit de Saxe-Weimar...

—Je sais cela. —Et savez-vous aussi que tandis que Condé, —le grand général, —le prince du sang royal, —reculait devant les murailles de Dôle, —savez-vous que le général suédois et son armée de bandits dévastaient nos montagnes, combattant avec le fer et le feu, empoisonnant les sources, —tuant les enfants et les vieillards, —violant les filles et les femmes, faisant de chaque ville un amas de ruines, —de chaque village un monceau de cendres...

—Infamie! infamie!... Ah! ceux qui font ainsi la guerre ne sont pas des soldats!... —Ce ne sont pas des soldats non plus, messire, ce sont des pillards et des assassins!... —Mais il est arrivé ceci: —nos montagnards et nos paysans ont relevé tout à coup leurs têtes qu'on voulait écraser! —De montagne en montagne, de vallée en vallée, le mot de liberté a couru, répété par toutes les bouches, agrandi par tous les échos!

—Alors une population sauvage et forte a quitté ses champs et ses forêts, et s'est fait des armes du soc de ses charrues et du fer de ses haches! —Alors une armée s'est trouvée debout, et ce n'est pas une armée de brigands et de routiers, celle-là!... non, pardieu!... Pas un des hommes qui la composent ne reçoit de solde; —ils combattent tous pour leur pays, —pour leur maison, —pour leur famille!... —Aussi, ce sont de vrais soldats, —et que le grand diable m'emporte si Français et Suédois en peuvent dire autant!

—Et sans doute, —interrompit le voyageur, —Varroz, Lacuzon et Marquis sont les trois chefs de cette armée!... —Vous devinez juste, messire!... Nos Francs-Comtois ont choisi d'abord Jean Varroz, un vieux soldat, brave comme son épée, mutilé dans vingt combats pendant ces guerres continuelles que les seigneurs se faisaient entre eux, et nommé colonel par le roi d'Espagne...

—J'ai servi sous Varroz, messire, —et honorablement, je m'en flatte! —Si jamais vous le rencontrez, parlez lui de Jacques Vernier!... —Varroz s'est chargé d'organiser la cavalerie, et pas un maréchal de France ne s'en serait tiré comme lui!... —Varroz s'est donné un lieutenant, un bras droit, Jean-Claude Prost, qui bien vite est devenu son égal, —presque son supérieur!... —Il a vingt-deux ans à peine, savez-vous, notre capitaine Lacuzon, l'âge d'un enfant! et c'est un homme! —Et quel homme!... Il commande nos partisans montagnards, nos corps-francs, —et comme il est adoré par eux!... —Tous, sans exception, tous, depuis le premier jusqu'au dernier, s'élanceraient pour lui dans un précipice ou traverseraient un incendie!... et vive le capitaine Lacuzon!...

—Pourquoi donc ce surnom de Lacuzon? —Parce que Jean-Claude Prost, préoccupé sans cesse du bon ordre de ses corps-francs et du salut de notre province, est souvent absorbé, songieux, et que ces deux mots patois: la enzon, veulent dire le souvenir... —Ses soldats, entre eux, le désignent ainsi, et le surnom lui en est resté... —et je crois bien que dans quelques années d'ici on aura oublié Jean-Claude Prost pour ne se souvenir que du capitaine Lacuzon.

—Et le troisième? le curé Marquis? —C'est le desservant du petit village de Saint-Lucien, près de Saint-Claude. —C'est un bon chrétien, —c'est un bon prêtre, —c'est un bon Franc-Comtois... —Il a de tout, cet homme, du cœur et de la tête!... —Il a le dévouement d'un saint, il a le courage d'un soldat! —Et quel grand esprit!... —On parle du ministre du roi de France, du fameux cardinal, comme ils disent!... —Ah!... si le curé Marquis était cardinal et ministre, on verrait comme ce Richelieu serait peu de chose à côté de lui!... —Marquis combat pour la Franche-Comté avec toutes les armes dont un homme et dont un prêtre peuvent se servir! —Il combat avec la prière et il combat avec le glaive!... —Les jours de bataille, il marche en tête de nos montagnards, un crucifix dans la main gauche et une épée dans la main droite!... —Il invoque Dieu et il frappe, —et Dieu donne la victoire à sa prière et à son épée!... —Il faut le voir dans ces moments-là, tête nue, —ses cheveux noirs au vent, —sa robe rouge serrée autour de ses reins par une ceinture de cuir!... —car il porte une robe rouge quand on va se battre!... —c'est sa cuirasse, —il n'en met pas d'autre, —et l'on prétend que les balles glissent sur cette robe couleur de sang comme sur un corselet d'acier!...

—Ah! vous aviez raison de le dire, —s'écria l'étranger avec enthousiasme, ces trois hommes sont trois héros, et la province qui les voit à la tête de ses défenseurs peut, jusqu'à son dernier souffle d'agonie, garder l'espoir de rester vivante et libre!... —Et ce souffle d'agonie n'arrivera jamais!... —répliqua Jacques Vernier, —aussi vrai que nous allons boire à la santé de Lacuzon, et que je vais ensuite descendre à la cave pour en rapporter une seconde bouteille, plus vieille que celle-ci de cinq ou six ans au moins.

Le voyageur toucha du rebord de son verre le gobelet de l'aubergiste, et tous deux, en approchant de leurs lèvres le vin généreux qui brillait comme des rubis en fusion, répétèrent d'une commune voix: —A la santé du capitaine Lacuzon!... —Jacques Vernier s'en alla quêter à la cave la bouteille annoncée, puis il revint se rasseoir en face du jeune homme et la conversation un instant interrompue reprit son cours.



SUBSTITUTIONS.

Nous mettons le public en garde contre une coutume qui devient très-commune depuis longtemps déjà parmi un certain nombre de marchands de drogues, et que voici: Lorsque vous leur demandez une bouteille de PAIN-KILLER, ils s'aperçoivent tout-à-coup qu'ils ont tout vendu, mais en revanche, ils ont une autre médecine qui est tout aussi bonne, sinon meilleure, qu'ils vous vendront pour le même prix. Leur but perçé. Ces médecines que l'on substitue au PAIN-KILLER et sur la réputation duquel on s'appuie pour les vendre, ne contiennent que les drogues les plus communes et sont achetées par les détaillants pour la moitié du prix du véritable PAIN-KILLER, ce qui leur permet de réaliser quelques centimes de plus par bouteille qu'ils ne pourraient le faire sur la médecine authentique.

DEFIEZ-VOUS DES SUBSTITUTIONS.

10 juillet 1880—12mlfsq&h

Poisson! Poisson!

400 BARILS MORUE No. 1. 100 " MORUE No. 2. 100 " GRANDE MORUE. MORUE EN DRAFT. HARENG LABRADOR No. 1. HARENG No. 2. SAUMON, TRUITE, ANGUILE, ETC. PETIT HARENG A BAS PRIX. HUILE DE LOUP-MARIN. HUILE DE MORUE.

J. B. Renaud & Cie.

72 a 82, RUE ST. PAUL. Québec, 27 octobre 1880.

Médicaments Français.

Les sous-signés viennent de recevoir une nouvelle consignment de MÉDICAMENTS FRANÇAIS, parmi lesquels se trouvent les suivants, préparés sous forme de Capsules, et qui sont d'un bon marché inouï. Voyez: 20 Capsules à l'Ether pur, pour 40c. 30 do Assafoetida, pour 40c. 30 do Vermifuges, pour 40c. 30 do Rhubarbe, pour 40c. 30 do à l'Éthérolé d'Essence de Térébenthine, pour 40c. 50 do au Sel de Vichy, pour 40c. 50 do au Charbon de Belloc, pour 45c. 30 do à l'Éthérolé d'Assafoetida, pour 50c. 30 do à l'Éthérolé de Valériane, pour 50c. 30 do Purgatives, pour 50c. 30 do au tiendron Ferrugineux, pour 50c. 100 do à l'Huile de Foie de Morue, 50c. 50 do Citrate de Magnésie, pour 50c. 100 do au Carbonate de Fer et Rhubarbe, pour 65c.

Outre les précédents, ils ont toujours en magasin: Quinquina de Barrague, Goudron de Guyot, Charbon de Belloc, Dragées anti-goutteuses de Thompson, Vin purgatif de Barbier, Ouguent Capot Girard, Liqueurs et Pâtes de Laville, Papier Rigolot, Cataplasme Leblavre, Racahout des Arabes, Elixir anti-glaireux de Quillé, Elixir de Rhubarbe, Papier Fayard, Elixir alimentaire de Duero, Tamar Indien, Sirop Durel, Cigarettes de Grimault, etc., etc. En vente chez les dépositaires.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal. 23 novembre 1880.

C'est un erreur de croire que vous êtes incurable.

ANNONCES NOUVELLES.

A louer—A. Woods.
Grand Concert—Mme Vincent Browne.
Mal de dents—No 25, Petite rue Charleplain.
1881—Glover, Fry & Cie.
Etrennes—N. Garneau.
Présents pour les Fêtes—Fyfe, Wright & Leitch.

QUEBEC,

MERCREDI, 5 JANVIER 1881.

CHAMBRE DES COMMUNES.

La chambre a repris hier après-midi le cours de ses délibérations. Environ un tiers seulement des députés étaient présents et ce nombre s'est peu augmenté à la séance d'hier soir.

On a continué en comité général la discussion des résolutions de Sir John A. McDonald à propos de la construction du chemin de fer canadien du Pacifique.

C'est M. Cameron, du comté de Huron, qui a ouvert le débat. Il a parlé jusqu'à six heures et a repris son discours à la séance du soir pour le terminer une heure plus tard.

M. Plumb lui a répondu.

La discussion s'est circonscrite à la proposition de voter au syndicat \$25,000,000 et 25,000,000 d'acres de terre pour la construction du chemin.

M. Mills ayant demandé la continuation du débat, M. Blake a réclamé l'ajournement à aujourd'hui.

Sir John A. McDonald y a consenti, mais tout en faisant remarquer que si la mesure était pour devenir loi, il était inutile de temporiser et d'en retarder inutilement la passation. Il a ajouté qu'en conséquence il insisterait à l'avenir pour que la discussion de cette importante question fût poussée vigoureusement.

L'ajournement a eu lieu à 11.40 heures.

La chambre ne siégeant pas demain et samedi, et aujourd'hui étant consacré aux bills privés, il est peu probable que la question avance beaucoup cette semaine.

En réponse à M. Blake, sir Leonard Tilley a dit hier l'après-midi qu'il pensait que les comptes publics seraient mis devant la chambre dans deux ou trois jours.

INFORMATION.

—On mande de Londres, que sir Alexander Galt, commissaire du gouvernement canadien, donnera en cette ville, le 25 du courant, une conférence sur l'avenir du Canada. Cette conférence aura lieu devant l'Institut colonial présidé par le vicomte Bury.

AU DELA DE L'OcéAN.

(Suite et fin.)

On a commencé depuis quelque temps à activer la destruction des racines au moyen du pétrole; plus loin encore, on a donné au sol une première façon sommaire, et on obtiendra sans grand-peine, dans l'espace laissé libre entre les souches, une belle récolte de blé ou d'avoine. Tout auprès, on aperçoit la lutte en rondins du pionnier. Au point de vue du confort, elle ne s'élève pas sensiblement au-dessus du niveau de la cabine du petit tenancier irlandais; mais c'est un logis provisoire. Quand le pionnier aura achevé de défricher sa concession de 100 acres (33 hectares), si ses affaires vont bien, s'il n'a pas été obligé d'emprunter à un intérêt par trop usuraire son petit capital d'exploitation, il se construira une autre habitation, plus commode et plus jolie. Ses voisins en feront autant, et comme le Canadien Français est un des êtres les plus sociables de la création, les maisons se rapprocheront: ce sera le commencement d'un village. On demandera au gouvernement de percer une route, à l'évêque d'ériger le village en paroisse; on construira une modeste église en bois, que l'on remplacera plus tard par un édifice en style italien, et

on aura créé ainsi un nouveau foyer de bien-être modeste et de vie paisible. Cependant tout n'est pas roses dans l'existence du pionnier, et il faut avoir l'âme chevillée au corps pour supporter dans les premiers temps la solitude de la forêt, la neige de l'hiver et les moustiques, plus affamés que les moustiques. Il a fallu se procurer un capital pour acheter la terre, les instruments et les avances de subsistances et de semences nécessaires pour l'exploiter. Si les premiers produits sont insuffisants, si l'on n'obtient pas un bon prix pour la potasse, les écorces de "pruche" et l'avoine, la dette grossit au lieu de s'éteindre. Un moment arrive où il faut rembourser le capital avec les intérêts. Alors, le pionnier vend ou laisse vendre ce domaine qu'il a créé, et aussi pauvre, plus pauvre qu'il ne l'était avant d'avoir quitté l'ancienne paroisse, vieilli et chargé des soucis d'une famille, il prend sa hache et s'enfonce de nouveau dans la forêt.

On conçoit que beaucoup de jeunes gens reculent devant de telles épreuves et qu'ils préfèrent prendre un ticket du chemin de fer et aller demander du travail dans les fermes ou les manufactures des "Etats"; ou bien encore, s'ils appartiennent à une famille possédant quelque influence électorale, qu'ils sollicitent une place du gouvernement provincial ou fédéral. Il faut le dire toutefois à l'honneur des Canadiens-Français, ils se laisse moins facilement décourager que leurs voisins, Anglais ou Irlandais, par les rudes épreuves et les déceptions plus cruelles encore de l'existence du pionnier; et tandis que l'élément britannique gagne du terrain dans les villes, c'est l'élément français qui domine dans les défrichements, et qui étend à tout propos les limites du domaine rural. Le clergé a mis son influence toute-puissante au service de la colonisation.—Emparez-vous de la terre! tel est le mot d'ordre que les évêques ont donné dans leurs vieilles paroisses, et ils ont trouvé dans le clergé inférieur des auxiliaires ardents à faire fructifier cette bonne parole. J'ai rencontré dans la paroisse de Saint-Jérôme un curé colonisateur qui est bien certainement une des physionomies les plus originales et une des têtes les plus intelligentes que j'aie vues. Ce gros homme réjoui, à la répartie prompte, a créé à lui seul une dizaine de paroisses et colonisé un millier d'habitants. Il a obtenu un embranchement de chemin de fer pour sa paroisse, et il s'est fait l'apôtre spécial des routes de colonisation et des gisements métallurgiques. Toujours en mouvement avec des plans et des échantillons dans les poches d'une soutane qu'il oublie de renouveler, la tête couverte d'une énorme casquette de loutre, le curé Labelle—c'est un nom qui mérite d'être retenu—lutte victorieusement contre l'inertie des bureaux et la routine des habitants. Ses sermons et ses "mots" en faveur des chemins de fer sont célèbres dans toute la province. Comme un de ses paroissiens lui faisait remarquer qu'on n'a pas besoin de chemins de fer pour aller en paradis:—C'est bien vrai, lui répondit le curé de sa grosse voix, mais savez-vous ce que Saint-Pierre dira à ceux qui arriveront en charrette? Il leur dira: "Vous êtes des imbéciles!"—Cette verte éloquence est à bon droit populaire, et le curé Labelle a fait de nombreux prosélytes; mais il est évident qu'à moins de renouveler ses méthodes et ses procédés, l'industrie du défrichement aura de jour en jour plus de peine à attirer les intelligences et les bras qui trouvent maintenant d'autres débouchés.

Les apôtres de la colonisation commencent à comprendre qu'il y a quelque chose à faire de ce côté:—qu'il faut d'abord créer des routes pour attirer les capitaux et s'efforcer de leur procurer des colons à meilleur marché; en revanche, ils n'admettent pas volontiers qu'on puisse substituer à la hache du pionnier un instrument ou un procédé moins primitif.—Aucune machine ne saurait remplacer la salive de nos fileuses, disaient les petits fabricants de toile de Flandre lors de l'introduction des métiers mécaniques.—Rien ne vaudra jamais la hache du vigoureux pionnier canadien pour éclaircir la forêt, entends-je répéter tous les jours. Il me semble cependant que quelques douzaines de cartouches de dynamite introduites entre les racines de la haute futaie pourraient bien faire en quelques minutes la besogne qui coûte aujourd'hui des mois au pionnier, si vigoureux que soit son bras, si bien affilé que soit sa hache. Toutes les industries renouvelent leur outillage; pourquoi celle du défricheur et du colon ferait-elle exception à la règle? Mais ici encore nous nous retrouvons en présence de la même

difficulté: l'insuffisance du capital, et nous nous apercevons une fois de plus qu'il est absolument impossible de se passer du concours de ce "tyran."

Après avoir jeté un coup d'œil sur les vieilles et les nouvelles provinces, visité Québec et Ottawa, je suis revenu à Montréal. On va de Montréal à Québec en sept heures, à Ottawa en quatre heures par le *Montreal, Quebec, Ottawa and Occidental Railway*, un chemin de fer construit et exploité par le gouvernement de la province, en attendant qu'une Compagnie se constitue pour l'acheter ou l'affirmer. On est en train de construire à Québec une magnifique cale sèche et de creuser un nouveau bassin—presque sans le concours des bras de l'homme—au moyen de l'infâme capital, investi ici dans une énorme cuiller, là dans des tenailles colossales qui draguent le fond et transportent automatiquement les produits du dragage sur le rebord du bassin. Depuis ma première visite à Québec, on a construit un ascenseur qui permet de monter en quelques minutes de la ville basse à la ville haute. C'est une entreprise anglaise, et toutes les indications à l'adresse du public—français pour les cinq dixièmes—sont en anglais. En anglais aussi cette ordonnance canicide, affichée dans le Jardin public, au pied du monument de Wolfe et de Montcalm: *Any dog found trespassing will be destroyed*. Les chiens eux-mêmes sont tenus de savoir l'anglais dans cette ville française! J'ai vu pour la première fois Ottawa, la capitale du Dominion. C'est une jolie ville de 25,000 âmes, située sur la rivière dont elle a pris le nom. En traversant le pont qui met le faubourg de Hull en communication avec la ville, on aperçoit au milieu d'une agglomération de scieries et de fabriques la chute de la Chaudière, un Niagara vu par le gros bout de la lunette. La rivière y fait un saut de 40 pieds de hauteur, sur une largeur de 200. Ce serait d'un effet superbe si l'industrie ne s'était pas emparée de ce colossal pouvoir d'eau (le débit de l'Ottawa est de 3,500 mètres cubes par secondes aux hautes eaux) sans aucun ménagement pour les amateurs des beautés de la nature. Ottawa est le foyer du commerce des bois, et les bords de la rivière sont garnis, à perte de vue, d'énormes cubes de planches et de madriers fraîchement sciés. Sur la hauteur, dominant à une soixantaine de mètres les cours sinueux de l'Ottawa, on a élevé le *Government buildings*—un gros palais en style qualifié de gothique italien, où se trouvent réunis les salles du Parlement et les bureaux des treize ministères du Dominion. Par exemple, la Bibliothèque, distribuée et décorée avec goût dans une vaste rotonde, est digne d'une capitale. La résidence du gouverneur-général, *Rideau Hall*, semblerait mesquine à plus d'un landlord anglais ou même irlandais. Le premier ministre du Dominion, sir John Macdonald, chef du parti conservateur, habite un joli cottage donnant sur une avenue qui finira sans doute par avoir un pavé. Mais les politiciens du Dominion—c'est une justice à leur rendre—se contentent encore de leurs appointements pour vivre, et l'un d'entre eux nous racontait, non sans fierté, qu'un de ses confrères américains, apprenant qu'il était depuis quinze ans dans la politique, qu'il avait été trois fois ministre et que sa fortune était encore à faire, l'avait amicalement traité d'idiot. Il faut souhaiter que les politiciens du Dominion continuent longtemps à mériter cet éloge.

Le maire d'Ottawa, suivant en cela l'exemple de son collègue de Montréal, nous a donné le spectacle d'une alerte en cas d'incendie. Dans chaque quartier, ordinairement près d'un hôtel ou d'une station de police, il y a une boîte contenant un signal en communication électrique avec les différents postes de pompiers. La clef de la boîte est à l'hôtel ou à la station. On abaisse un piton dans une rainure, et au bout de deux minutes moins quelques secondes accourt au triple galop une première pompe, ou, pour mieux dire, un premier rouleau de longs tuyaux en caoutchouc que l'on visse à la conduite d'eau de la rue, puis c'est un second, un troisième attelage avec un assortiment d'échelles; et au bout de quatre minutes nous avons sous les yeux tous les appareils à incendie de la ville et des faubourgs. Au bruit du signal, les chevaux ont été se placer d'eux-mêmes devant les pompes; en quelques secondes les traits étaient agrafés, et les pompiers huchés sur les véhicules. A Chicago, on a introduit même un perfectionnement ingénieux à ce système progressif! Pendant la nuit, le signal fait basculer les lits de camp des pompiers de service. Les dormeurs culbutent sur leurs pieds; en un clin d'œil on est levé, on prit, on est parti. Voilà

un miracle de célérité qui mettra bien un siècle à traverser l'Atlantique. Montréal a été cruellement éprouvé par la dernière crise, et plus encore par une colossale spéculation de terrains. Les villes grandissent vite en Amérique. Mais encore se presse-t-on quelquefois un peu trop d'escompter leur grandeur future. A Montréal, la spéculation avait poussé à 1 piastre le pied, des terrains qui valaient auparavant 1 centin; on avait percé force avenues et mesuré des blocs par centaines en attendant de les bâtir. La crise est survenue, le ballon s'est dégonflé et les spéculateurs se sont trouvés à terre, les côtés fortement meurtris. La leçon leur profitera-t-elle? Qui sait? En attendant, il a dans les nouveaux quartiers plus de rues que de maisons, et on peut devenir propriétaire à des prix doux. Aujourd'hui la crise est passée, les affaires reprennent, et voici notamment une nouvelle branche de commerce: l'exportation du bétail sur pied pour l'Angleterre, qui a pris un développement extraordinaire. Pendant le mois de septembre on n'a pas exporté moins de 10,826 boeufs, 4,620 montons et 2,026 pores à destination de Liverpool. Cette exportation a diminué en octobre, mais encore a-t-elle atteint un chiffre respectable. Le déchet pendant la traversée est insignifiant. Les *graziers* anglais et irlandais ne seront pas contents, le bétail national en général; mais le peuple anglais sera mieux nourri, et l'Angleterre ne s'en portera pas plus mal.

G. DE MOLINARI.

TELEGRAPHIE GENERALE

Paris, 4.—Les religieux Prémontrés, à qui l'espèce de siège qu'ils ont soutenu dans leur abbaye de Tarascon a valu une notoriété européenne, viennent de fixer leur résidence en Espagne, dans l'antique édifice connu à Manreca (Catalogne), sous le nom de Massia de Cullà. Les Pères auront fort à faire pour remettre en état ce vieux château tout délabré, battu et maltraité par l'action du temps et un peu aussi, disons-le, par les soldats français qui, en 1811, sous les ordres de Macdonald saccagèrent la ville de Mauresa.

Le bruit de la mort de M. Blanqui avait d'abord été répandu par le *Peuple français*, organe socialiste. Ce journal ajoutait que "même dans ces derniers moments Blanqui était hanté par sa crainte chimérique des espions." Son adresse a été, paraît-il, tenue secrète, et tous ceux qui se présentaient aux domiciles où l'on pensait le trouver recevaient partout cette même réponse: "Il n'y a personne de ce nom ici." Sa santé a toujours été chancelante depuis sa sortie de prison. Le *Peuple français* attribue sa mort à un froid pris à un meeting radical et suivi d'une attaque de paralysie.

L'appel de M. Baudry d'Asson, de la décision du juge renvoyant son action contre Gambetta pour faux emprisonnement, après qu'il eût été expulsé de la Chambre, a aussi été rejeté.

Londres, 4.—On rapporte que des feniens ont essayé de couler le cuirassé *Lord Warden*, mouillé à Queensferry. On prête aux feniens l'intention de s'emparer des arsenaux des volontaires à Londres et des mesures de précaution ont été prises à ce sujet.

On écrit de Rome, qu'afin d'éviter tout malentendu à l'avenir, le pape a demandé à tous les journaux catholiques de soumettre leurs articles sur l'Irlande aux autorités du Vatican.

Un steamer est parti hier pour le Cap, avec un million de cartouches et autres provisions.

Le nouvel ouvrage de lord Dufferin sur la question agraire en Irlande, vient de paraître.

Birmingham, 4.—Les principaux fabricants d'armes assurent qu'il y a réellement eu de grandes exportations d'armes pour l'Irlande. Il a été expédié en ce pays, depuis deux mois, plus de revolvers que durant les deux années passées.

Dublin, 4.—Le procès des chefs de la ligue avance lentement. Comme les jours précédents, Parnell a été acclamé en quittant la cour aujourd'hui.

St. Pétersbourg, 4.—On rapporte que 750,000 paysans de la province de Suatoff sont dénués de tout et mourront certainement d'inanition si l'on ne vient à leur aide. La même chose existe dans la province de Samara.

Téhéran, Perse, 4.—On mande de Geak Tepe, que dans un engagement Turcomans et les Russes, ceux-ci ont perdu 3,000 hommes et une grande quantité d'armes et de munitions. Les pertes des Turcomans ont été très légères.

REMERCIEMENTS.

Les Dames Directrices du Bazar tenue en faveur de l'Hospice des Révérends Sœurs de la Charité offrent leurs plus sincères remerciements à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, aux Messieurs du Clergé et à toutes les institutions religieuses de cette ville qui ont bien voulu les encourager si généreusement. Elles offrent aussi l'expression de leur reconnaissance aux dames et messieurs qui ont contribué à l'organisation d'une soirée littéraire et musicale, à M. Lavigne pour l'usage d'un piano, aux journaux français et anglais qui ont publié gratuitement les annonces, au Lieutenant-Colonel Vohl, chef de la police, enfin au public en général, qui a fait preuve d'un zèle si remarquable. Les Dames Directrices du Bazar sont de plus chargées par les Révérends Sœurs de la Charité et les Orphelins, d'adresser à tous leurs plus sincères remerciements, car plus que jamais la générosité de la ville de Québec s'est largement déployée puisque la recette de \$2380.70 a été la plus considérable qu'on ait encore obtenue depuis l'établissement de ce bazar.

Par ordre,
ROSALIE C. DE MARTINY,
Secrétaire S. C. D. C. Q.

A TRAVERS LA VILLE.

L'ÉVÉNEMENT.—En conséquence de la fête de l'Épiphanie, notre journal ne paraîtra pas demain.

LA LIGUE AGRAIRE A QUÉBEC.—Un de nos confrères anglais dit que depuis hier soir, et tous les mardis à venir, la section de la ligue agraire irlandaise fondée en cette ville, se réunit dans les salles en arrière de l'église St. Patrice.

PONT DE GLACE.—On nous informe qu'un pont de glace est maintenant formé entre l'île d'Orléans et la côte de Beauport.

STATISTIQUES.—Les registres de la paroisse St. Jean-Baptiste, signalent pour l'année qui vient de finir, 372 baptêmes, 71 mariages et 250 décès. Ceux de la paroisse St. Roch contiennent 118 mariages, 815 baptêmes, (le même nombre que pendant l'année 1879) et 556 sépultures. A St. Sauveur, il y a eu durant l'année 616 baptêmes, 100 mariages et 458 sépultures.

LE GRAND TRONC.—Les recettes générales du trafic, durant la semaine terminée le 25 de décembre, se sont élevées à \$213,749, et accusent une augmentation de \$44,408 sur celles de la semaine correspondante de l'année dernière.

Le total de l'augmentation durant l'année est de \$1,707,925.

BANDITISME.—Une vingtaine d'individus de St. Roch et de St. Sauveur ont tenté, lundi après-midi, d'incendier l'une des cabanes construites sur la rivière St. Charles, pour la pêche de la petite morue. Le propriétaire M. Dion, aidé de quelques amis, a réussi à les mettre en fuite.

ALARME DE FEU.—Les pompiers ont été appelés ce matin, rue Ste. Marguerite, par une alarme sonnée à la boîte 34. Il n'y a eu heureusement que feu de cheminée.

COUR DE POLICE.—Le nommé Isaac Laroche, arrêté pour vol de différents objets, ent'antres d'une assiette d'argent au presbytère de St. Sauveur, a été condamné hier à deux mois de prison.

COUR DU RECORDER.—Dix hôteliers ont comparu ce matin devant le recorder, pour avoir tenu leurs établissements ouverts après les heures réglementaires.

FAITS DIVERS.

ÉCHAPPÉ BELLE.—M. John Poupore, député du comté de Chichester aux Communes, a failli se noyer jeudi dernier en passant en voiture, avec sa famille, sur la glace pour se rendre chez lui. Chevaux, voiture et gens ont passé à travers la glace et sans l'assistance de M. Desjardins, on aurait certainement un grave accident à enregistrer. M. Poupore n'a perdu que sa valise.

FAMILLE AFFLIÉE.—M. E. Métivier, architecte, de Buckland, a perdu quatre de ses enfants en huit jours.

CONSEQUENCE D'UN COUP DE PIED.—Un jeune homme de 18 ans, qui demeure sur la rue Versailles à Montréal, entra chez lui samedi soir en disant à sa mère qu'il avait reçu son coup de mort. Pressé de questions, il dit qu'un de ses compagnons lui avait donné un coup de pied dans le bas du ventre et il se mit au lit. Quelque temps après, la partie blessée enfla tellement que le docteur Dubuc fut mandé. Il lui donna les soins les plus pressants, mais il semble conserver peu d'espoir de le sauver. Le blessé a de fréquents accès de délire causés par la douleur. Hier soir, il était à l'agonie. Le blessé refuse de donner les détails de l'accident.

CHUTE FATALE.—Le Coronier de Montréal a tenu avant-hier après-midi une enquête sur le cadavre de M. Edouard A. Boucher, musicien, mort subitement samedi soir. Le défunt a conversé avec

que depuis quatre mois. Les citoyens menacent de lyncher cette brute.

Un chadouper de Montréal, nommé Victor Levéque, a comparu lundi matin devant le recorder, pour ivresse. Levéque devait se marier le même jour, mais les visites du nouvel an lui ont fait prendre une mauvaise direction. Le recorder l'a renvoyé en lui disant qu'il ne le logerait pas en prison, mais qu'il eût à se marier immédiatement.

La dette des Etats-Unis a été diminuée de \$5,639,430,76 pendant le mois de décembre dernier.

Pendant l'année 1880, il y a eu dans la ville de New-York 1,783 incendies, qui ont causé pour \$3,183,440 de dommages. Le nombre des faillites de la même année s'est élevé à 244, avec \$8,146,191 d'actif et \$19,291,582 de passif.

Vendredi soir James Dunleavy, de Williamsburg, n° 20 Morgan avenue, est tombé de la plateforme de devant d'un car de Grand street et a eu la tête écrasée par une roue. La police a arrêté le cocher et le conducteur.

Une des passagères arrivées avant-hier de Fall River à New-York, par le bateau à vapeur Newport, a abandonné dans la cabine des dames son baby malade, âgé apparemment de deux ou trois semaines. Pendant la nuit entière l'enfant avait importuné tout le monde par ses cris incessants, et l'on suppose que c'est pour se soustraire à ce désagrément qu'il l'arrivée à New-York la mère a eu soin de s'esquiver. Le petit être jeté anonymement à la charité publique a été porté à la "matrone" Webb, qui en a vu bien d'autres.

VICTIMES DU FROID.—Mme Ann Hennesy, âgée de 71 ans, a été trouvée gelée dans sa résidence, à Richmond, Staten Island.

Le matin du 1er janvier, on a découvert sous un hangar dépendant de la manufacture de bas Slack, à Trenton, New Jersey, le corps gelé du surveillant de nuit de cet établissement, John Bell, qui était âgé de 60 ans.

La négresse Lida Slaughter, qui avait plus de 100 ans, et son fils Henry Slaughter, âgé de 60 ans, demeurant ensemble à quelques milles de Boneville, Missouri, sont morts de froid pendant la dernière nuit de l'année passée. Le corps du fils a été trouvé étendu sur la route, à une centaine de mètres de la maison. Celui de la mère était assis devant la cheminée de la cuisine, où il n'y avait pas de feu.

Elizabeth Rainey a été trouvée avant-hier morte de froid dans sa résidence, n° 341, Warren street, à Jersey City.

Le même jour on a aussi découvert le corps gelé d'Eliza Jones dans son domicile, comté de Prince George, Virginie.

Avant-hier, au passage à Dover, New-Jersey, d'un train de marchandises du chemin de fer Delaware, Lackawanna and Western, on s'est aperçu que quinze bœufs étaient morts gelés dans un wagon. En enlevant les corps on a trouvé au dessous plusieurs bœufs vivants, qui s'étaient glissés sous les premiers évidemment pour s'en faire un rempart contre le froid.

ASSASSINAT.—Le mois passé, quatre individus ont commis un vol dans un car de l'avenue D, New-York, ayant Michael Kelly pour cocher. Ils ont été poursuivis et arrêtés porteurs encore de leur butin. A partir de ce jour, les autres membres de la bande à laquelle appartenaient les quatre voleurs ont donné de fréquentes notifications au cocher Kelly qu'il serait puni de mort s'il avait l'audace de déposer contre les prisonniers. Sans se laisser intimider par ces menaces, il a déposé une plainte contre eux. Un de leurs complices, Hugh McCabe, a vu Michael Kelly entrer chez un de ses amis, James Jackson, no 223 Lewis street, avant-hier à 9 heures du soir. McCabe a couru aussitôt prévenir quelque-uns de ses camarades, qui étaient dans un cabaret voisin, et les ayant apostés dans l'allée de la maison no 223 Lewis street, pour lui prêter main forte en cas de besoin, il a ouvert brusquement la porte du logement de Jackson, qui est au rez-de-chaussée, a braqué la gueule d'un revolver sur la tête de Michael Kelly et lui a dit: "Faites votre prière. Avant cinq minutes vous serez mort." James Jackson a saisi le bras et après une lutte acharnée lui a arraché son revolver. Mais à peine l'arme était-elle entre les mains de Jackson qu'une femme inconnue, accourue au bruit de la bagarre, la lui a prestement enlevée, l'a mise dans sa poche et s'est sauvée. McCabe s'est élançé à sa poursuite, l'a attrapée près de la huitième rue, lui a repris le revolver, est revenu dans l'ap-

partement de James Jackson et lui a envoyé à bout portant une balle dans le sein gauche. Le blessé, qui était un jeune homme de 22 ans, a été porté mourant à l'hôpital, payant de sa vie le crime d'avoir empêché McCabe de commettre un autre assassinat, sous ses yeux et dans sa propre maison.

Le meurtrier s'est esquivé, grâce à l'aide des complices qu'il avait eu soin d'embaucher dans le voisinage. C'est un voleur de profession, âgé de 22 ans comme sa victime.

ENTERRÉE VIVANTE.—La Revue bourgeoise, de Beaume, rapporte le fait suivant:

"Voici un fait assez singulier qui vient d'avoir lieu à Sainte-Marie-la-Blanche, près Beaume.

"Ces jours derniers, une femme atteinte d'apoplexie tombe foudroyée dans la rivière et par conséquent se noie. Le médecin appelée constate la mort.

"Elle est donc, au bout de quarante-huit heures, enterrée suivant l'usage. A peine la cérémonie terminée, le fossoyeur étant occupé à combler la fosse, entend crier sous ses pieds; le curé appelé immédiatement, constate qu'il sortait des plaintes du cercueil.

"M. le maire entend de même. De suite on enlève la terre. Presque tous les habitants du pays s'étaient transportés au cimetière, et devant tout le monde on a ouvert le cercueil, qui renfermait une morte dont les membres étaient souples et avaient repris leur chaleur.

"Après de fortes frictions, elle a recouvré ses sens pour un instant seulement; le lendemain on l'enterrait de nouveau. Cette fois, la malheureuse femme était bien morte."

L'EXTINCTION DES FEUX DE CHEMINÉE.

On a pu remarquer, depuis quelque temps, dit le Courrier du Soir, de Paris, avec quelle facilité les pompiers parviennent à éteindre les feux de cheminée. Pour peu que le sinistre menace de prendre des proportions inquiétantes, les pompiers munis de leur matériel, sont bientôt sur les lieux; mais il est rare de voir aujourd'hui un pompier monter sur les toits pour combattre un feu de cheminée.

C'est que, depuis quelque temps, on emploie pour cela un moyen prompt, agréable et facile, et qui a le double avantage de ne nécessiter l'usage d'aucune espèce de matériel encombrant ou pouvant détériorer les meubles, et de n'exposer à aucun danger.

Voici quel est le moyen: on place du sulfate de carbone dans deux ou trois vases, selon l'intensité du feu, au bas de la cheminée, et on y met le feu, sans intercepter d'ailleurs la circulation de l'air. La vapeur du sulfure de carbone dégage un gaz intense qui, en se dilatant dans la cheminée, éteint immédiatement le feu attaché à la suie.

Ce moyen aussi simple que pratique, mérite d'être connu et pourrait être utilement employé dans la banlieue et à la campagne, où les feux de cheminée sont souvent la cause de très graves dangers pour les habitations rurales, les flammèches de suie emportées par le vent pouvant aisément allumer des incendies.

UNE MERVEILLE.—La Fé de Madrid vient de publier un article avec ce titre: La Mayor de las Maravillas (La plus grande des merveilles).

L'auteur, un écrivain catholique très connu, M. Philippe de Urquijo, fort du témoignage d'un médecin distingué par sa science et sa vertu, affirme que le santissimo Cristo de Burgos, admiré par tous les touristes, et qu'on vénère dans la cathédrale de Burgos, depuis le milieu du dixième siècle, est, non pas une sculpture, mais un cadavre humain miraculeusement conservé.

Il invite l'archevêque de Burgos à rechercher par les moyens qu'il trouvera convenables l'éclaircissement d'un fait qui, soit sous le point de vue religieux, soit sous le rapport scientifique, est de la plus haute importance et du plus haut intérêt.

VENTES PAR LE SHERIF.

Les Ecclésiastiques du Séminaire des Missions étrangères contre Margaret Tyne, épouse de Martin Kelly.—Un lot de terre situé à St. Colombe d'Iberville. Pour être vendu au bureau du shérif à Québec, le 8 janvier, à 10 heures a. m.

Joseph Edmond Hercule Poisson contre Dame veuve Médiane de Bron, épouse de feu Iréné Desrochers.—Une terre, un lot de terre et un emplacement situés à St. Jean Deschailions. Pour être vendus à la porte de l'église de St. Jean Deschailions, le 8 janvier, à 10 heures a. m.

Israël Paris contre Nazaire Lebeuf.—Une terre située à St. Jean Deschailions, avec bâtisses dessus construites. Pour être vendue à la porte de l'église de St. Jean Deschailions, le 11 janvier, à 10 heures a. m.

Auguste Guenard contre Cyrille Bégin.—Un emplacement situé au village Lauzon, St. Joseph de Lévis, avec bâtisses dessus construites. Pour être vendue à la porte de l'église de St. Joseph de Lévis, le 13 janvier, à 10 heures a. m.

Robert McReady contre Frédéric Gagné.—

Un emplacement situé à St. Romuald, avec la maison et le qui dessus construits. Pour être vendus à la porte de l'église de St. Romuald, le 13 janvier, à 10 heures a. m.

Eusèbe Pelletier contre Dame Louise Lambert, veuve de Louis Pichette dit St. Hilaire.—Trois lots de terre situés à St. Romuald, avec les bâtisses dessus construites. Pour être vendus à la porte de l'église de St. Romuald, le 13 janvier, à 10 heures a. m.

Joseph Blouin contre Dame Henrietta Caillé, veuve de Nazaire Sévigny.—Une terre située à St. Flavien, avec bâtisses dessus construites. Pour être vendue à la porte de l'église de St. Flavien, le 13 janvier, à 10 heures a. m.

Onézime Bolduc contre Thomas Corriveau.—Un emplacement situé à Lévis, avec maison à deux étages dessus construits. Pour être vendus à la porte de l'église de Notre-Dame de la Victoire, le 14 janvier, à 10 heures a. m.

Joseph Lepage contre Frédéric Rousseau.—Deux lots de terre situés à St. Etienne de Beaumont, et un emplacement situé à Boisseauville, St. Sauveur, avec les bâtisses dessus construites. Pour être vendus les deux lots à la porte de l'église de St. Etienne de Beaumont, le 14 janvier, à 11 heures a. m., et l'emplacement au bureau du shérif à Québec, le 15 janvier, à 10 heures a. m.

La Société de Construction Permanente de Québec contre Charles et John Burns.—Un emplacement situé rue Boisseau, St. Sauveur, de 40 sur 50 pieds, avec maison en bois à deux étages dessus construite. Pour être vendus au bureau du shérif à Québec, le 15 janvier, à 10 heures a. m.

La Société de Construction Permanente de Québec contre Thomas Burns et John Burns.—1. Un emplacement situé rue Champlain, de 50 sur 400 pieds, avec bâtisses dessus construites. 2. Un lot de terre situé rue Champlain, de 40 sur 272 pieds, avec quai et bâti ses dessus construits. 3. Un emplacement situé rue Champlain, de 25 sur 100 pieds, avec bâtisses dessus construites. Pour être vendus au bureau du shérif à Québec, le 20 janvier, à 10 heures a. m.

François Lambert et Dame Euphrasie Guérin dit St. Hilaire contre François Xavier Dorion.—Un lot de terre situé au Château-Richer. Pour être vendus à la porte de l'église du Château-Richer, le 21 janvier, à 10 heures a. m.

Germain M. Cossitt et Newton Cossitt contre Claude Lecomte.—Cinq lots de terre situés à St. David de l'Aube Rivière, et trois terres et trois lots de terre situés à St. Henri. Pour être vendus les six derniers lots à la porte de l'église de St. Henri, le 21 janvier, à 11 heures a. m., et les cinq premiers lots à la porte de l'église de St. David de l'Aube-Rivière, le 22 janvier, à 10 hrs. a. m.

Charles Clouet contre Charles Côté et Philomène Bélanger.—Trois emplacements situés à Beauport, avec maison et autres bâtisses dessus construites. Pour être vendus à la porte de l'église de Beauport, le 22 janvier, à 10 heures a. m.

La Société de Construction Permanente de Québec contre Jean-Baptiste Mercier.—Un emplacement situé rue Plessis de 32 pieds 9 pouces sur 2 pieds, avec la maison et autres bâtisses dessus construites. Pour être vendus au bureau du shérif à Québec, le 24 janvier, à 10 hrs. a. m.

François Carrière contre Jean Baptiste Carrière et Damase alias Damase Blais.—Un lot de terre situé rue St. Louis, Lévis, avec la maison dessus construite. Pour être vendus à la porte de l'église de Notre-Dame de la Victoire, le 24 janvier, à 10 heures a. m.

Augustin Carrier contre Théodore Chenard.—Un emplacement situé rue St. Louis, Lévis, avec bâtisses dessus construites. Pour être vendus à la porte de l'église de Notre-Dame de la Victoire, le 25 janvier, à 10 heures a. m.

Joseph Léger Hardy contre Marcellin Rippeau.—Un lot de terre situé à St. Charles des Grandes. Pour être vendus à la porte de l'église de St. Charles des Grandes, le 27 janvier, à 10 heures a. m.

Dame Alzire Romain, veuve de François Roy contre William Darley Woolsey.—Une terre située à St. Basile. Pour être vendue à la porte de l'église de St. Basile, le 28 janvier, à 10 h. a. m.

Louis Jules Bélanger contre Damase Labrecque.—Une terre située à St. Narcisse, avec maison, grange et autres bâtisses dessus construites. Pour être vendue à la porte de l'église de St. Narcisse, le 31 janvier, à 10 heures a. m.

LA GRANDE VENTE D'INSTRUMENTS

A UNE REDUCTION DE 50 POUR CENT QUI EST ANNONCÉE POUR LES

Fetes de Noel et Jour de l'An COMMENCERA Jeudi, le 23 courant

AU MAGASIN DE MM. BERNARD & ALLAIRE 6, RUE LA FABRIQUE.

M. RHEAUME Réparateur des Montres, Horloges, Bijoux et tous les Instruments d'Architecte. Prix modérés. Québec, 25 novembre 1880—3m



Le Tabac Dore Floconneux Est le meilleur tabac à fumer qui ait encore été introduit en Canada. Il est manufacturé avec le meilleur choix de feuilles de vieux tabac brillant de la Virginie. (La feuille avec laquelle ce tabac est manufacturé coûte plus cher, non préparée, que tout autre tabac manufacturé en Canada et prêt à être fumé.) Il est pur de tout mélange et mis en paquets élégants. En vente chez tous les détailliers licenciés du Canada. Manufacturé par la COMPAGNIE DE TABAC GLOBE, Windsor, Ontario. 13 septembre 1880.

Argent à Prêter J. G. COUTURE, N. P. 92, rue St. Pierre, Québec. On octroiera par petites sommes. 23 décembre 1880—1m

A VENDRE. Un terrain de 120 pieds sur 104, avec usine en briques et maison en bois, le tout propre à une manufacture de chaussures, rue Notre-Dame des Anges. S'adresser à L. J. C. FISET, Palais de Justice. Québec, 1er décembre 1880—3m

G. H. Burreoughs Courtier d'Actions de Banque et Agent Financier. Actions achetées et vendues. Poudre d'Or achetée. Argent prêt. Dettes de Livres, etc. collectées. Patentes obtenues, achetées et vendues. Echange Sterling acheté et vendu pour les Banques et les Marchands. Agira pour les parties dans toutes espèces de placements. St. Lawrence Chambers, No. 4 Rue St. Pierre, Basse-Ville. Québec, 21 décembre 1880—12m

Avis aux Cultivateurs. On trouvera chez M. P. T. LEGARE, rue St. Valier, St. Sauveur, des Cribles de toutes sortes. P. T. LEGARE, Marchand d'Instruments Aratoires, Rue St. Valier, St. Sauveur. Québec, 8 octobre 1880—3m

BOITES EN CARTON De toutes formes et qualités faites à l'ordre. S'adresser au MOULIN PARÉ, Coin des rues Caron et l'Albemand, St. Roch. Québec, 11 décembre 1880.

Cadeaux! Cadeaux! Nous tenons à informer le public qu'à l'occasion des fêtes de NOEL et du JOUR DE L'AN nous avons importé des différents pays du monde une quantité d'objets d'art, tels que: Vases à Bouquets, Chandeliers, Statues, Pots à l'Eau, Corbeilles et Epergnes en Argent, ainsi qu'un magnifique assortiment de Contellerie. A ceux qui nous feront l'honneur d'une visite, nous serons heureux de faire constater les réductions énormes que nous avons faites sur une foule d'articles que nous avons décidé de vendre sans délai, tels que: Services à Dîner, Services à Toilette, et bon nombre d'objets en plus. Nous tenons toujours en mains au plus bas prix du marché: L'Hôte Astrale, l'Hôte Kerosine et l'Hôte ordinaire. RENAUD & CIE., 24, rue St. Paul Québec, 11 décembre 1880.

A VENDRE. 200 verges de Prelats Anglais de la première qualité, valant \$1.40 pour 75 cents, en partant d'ici, venant du St. Capite, marquée à l'He d'Anticosti. JOS. VANDRY, Marchand à Commission, Rue Sous-le-Port, No. 32, Basse-Ville Québec, 23 novembre 1880.

ELZEAR CHAREST Architecte et Dessinateur No. 62, rue St. Augustin. Architecture et dessins de tous genres, incluant la surveillance des travaux, estimés, toisés des ouvrages, etc., etc. Québec, 13 novembre 1880.

ARSÈNE BOISJOLY Horloger et Bijoutier 199, rue et faubourg St. Jean QUEBEC Répare les Montres, Horloges, Bijoux et tous les Instruments d'Architecte. Prix modérés. Québec, 25 novembre 1880—3m

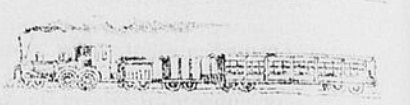
PORTE-MUSIQUE (MUSIC FOLIOS) à ressorts, pour relier la musique ENVELOPPES A MUSIQUE. En Toile et en Cuir. Prix depuis 35 centimes à \$1.50. En vente chez A. LAVIGNE, Editeur de Musique, 25, rue St. Jean, (Banque d'Épargne) Québec, 2 décembre 1880.

Voici le moment de voir a vos FOURRURES. Magnifique assortiment comprenant Casquettes de Dames, Manchons, Pelélines, etc., etc. Par-dessus pour Hommes, Casques, Gants, etc. Robes de Carole en Peau de Loup, de Chèvre, de Bufile, etc. LE TOUT A TRES-BAS PRIX. CHEZ J. C. PATERSON, 27, RUE BUADE. Québec, 15 octobre 1880.

ETRENNES! Vous vous demandez souvent dans ce temps-ci ce qu'il conviendra le mieux pour donner à vos enfants, à vos parents, à vos amis, à vos serveurs. Eh bien! un bon conseil ne nuit jamais, SAUVEZ VINGT PAR CENT EN ALLANT Au Bon Marche!

COIN DES RUES ST. JEAN ET COLLINS HAUTE-VILLE. Et vous trouverez là une grande variété d'objets utiles et convenables pour les présents POUR LES DAMES. Boîtes Mouchons... 80.45 et plus. Porte-monnaie... 0.10. Gants de Kid (2 boutons)... 0.45. Nuages blancs et de couleur... 0.25. Bas de Laine (une grande variété). Indiennes de toutes sortes... 0.05. Bon Wapey... 0.05. Etrofs à Robes, nouveaux patrons... 9.99. Cravates en Soie... 0.15. Manteaux importés pour dames... 8.25. Dolmans... 8.50. Plumes d'Autruche, Soie noire et Cachemire noir (une spécialité).

POUR LES MESSIEURS. Foulards en Soie et Cachemires, Chemises blanches 70c et plus, Cravates en Soie 25c et plus, Gants et Mitaines en Kid, S. uliers d'Or, tous les autres articles, Tweeds, Draps, Serres, etc. un assortiment complet et varié à des prix bien au dessous des prix réguliers. N. GARNEAU, Québec, 17 décembre 1880.



Chemin de Fer Q. M. O. & C. CHANGEMENT D'HEURES. A PARTIR DE Jeudi, 23 Déc. 1880. Les trains partiront comme suit:

Table with 4 columns: Destination, Mixte, Malle, Exp'd. Rows include Depart de Hochelaga, Arrivée à Ottawa, Depart de Ottawa pour Hochelaga, etc.

(Trains Locaux entre Aylmer). Les Trains quittent la Gare du Mile-End, sept minutes plus tard. Sur tous les Trains pour Passagers il y a des magnifiques Chars Pala s et des Chars-Dorétois élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les Trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m. Tous les Trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureaux Général, 13, Place d'Armes. BUREAU DES BILLETTS: 13, PLACE D'ARMES, MONTREAL. 292, RUE ST JACQUES, QUEBEC. VIS A-VIS L'HOTEL ST. LOUIS, QUEBEC. L. A. SENECALE, Surintendant Gén. 28 décembre 1880.

FYFE, WRIGHT & LEITCH Ont ouvert une magnifique collection d'Articles de Fantaisie pour les Fêtes, consistant en Nouveautés d'Ornements en Or et en Bronze. Articles en Cuir, Verres, Articles Japonais, etc. — AUSSI — Un assortiment splendide de Dentelles, Mouchons, Eventails, etc., tout à fait convenables pour Présents de Noël, et de très bas prix. 22, RUE LA FABRIQUE.

TAPIS! Un escompte de 15 par cent sera accordé durant le mois de décembre sur les Tapis. Un stock choisi a été reçu récemment. Frances, Poles, Anneaux, Repps, etc. FYFE, WRIGHT & LEITCH RUE LA FABRIQUE. Québec 13 décembre 1880.

CADEAUX DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN. Le soussigné profite de l'approche des fêtes pour rappeler à ses pratiques et au public en général, qu'il possède dans son établissement une grande variété d'objets pouvant être offerts en cadeaux de Noël et du Jour de l'An, tels que: Cadres en Velours, en Bois richement finis pour Portraits, Albums, Autographe-Albums, Scrap-Books, Porte-cartes, Porte-monnaie, Cartes de visites, Livres de Prières en Poivre, en Velours et en Cuir de Russie, Livres de Piété de la Jeune fille, Apostolat de la jeune chrétienne, Livres d'Histoire reliés, Chapelets en Sacre de terre, en Ambre et en Os montés en Argent, Croix, Médailles en Argent, Images de toutes sortes, etc. Aussi — Frances, Gants, Cadres en Or et en Argent, mi-fin, Brandy, Cuir, Sherry, Vin de Porto, Vin de Cette, Vin de Targone, etc. En conséquence de la rareté d'argent, il a cru devoir faire une réduction considérable. L. G. LEPLINE, Libraire, 19, rue Buade, Haute-Ville, Québec, 20 novembre 1880.